

## La révolution de l'amour

**Author :** Luc Ferry

**Categories :** [Art & Société](#)

**Date :** 4 janvier 2013

Comme la conscience malheureuse décrite par Hegel dans la *Phénoménologie*, nous avons tendance à ne percevoir dans l'histoire que ce qui s'effondre et meurt, presque jamais ce qui surgit et prend vie. De là notre propension au pessimisme, propension d'autant plus forte qu'il donne des ailes à la pensée négative. Par où il devient la maladie du siècle. On ne compte plus les essais qui annoncent le déclin de l'occident, la défaite de la pensée, la désertion civique, qui prophétisent à longueur de pages, persillées de Schopenhauer ou de l'inévitable Cioran, le destin à l'évidence tragique du vieux continent. *Laudator temporis acti* : éloge (si possible distingué) des temps révolus. Si l'on veut dire par là que les motifs traditionnels du sacrifice collectif, violent et massif, ont été liquidés, j'en conviens volontiers. Qui voudrait encore aujourd'hui, du moins dans les jeunes générations de l'Europe, mourir pour Dieu, pour la patrie ou pour la révolution ? Personne ou presque. Mais à l'encontre de la morosité ambiante, je prétends que c'est la meilleure nouvelle, non pas du siècle, mais bien du millénaire. Champagne ! Car cela ne signifie en rien que nous vivions pour autant la fin des grandes causes. C'est même là l'illusion archétypique de cette conscience malheureuse qui aime tant ne pas aimer. J'y insiste : ce que nous vivons n'est nullement la liquidation du sacré, l'éclipse des valeurs, mais tout au contraire leur incarnation dans un nouveau visage, celui de l'humanité. L'évidence crève les yeux : c'est l'amour qui donne du sens à nos vies. Sous l'effet d'une histoire encore largement méconnue, celle de l'invention en Europe du mariage d'amour, de ce passage des unions arrangées à des unions choisies, l'amour a acquis un statut inédit. Non plus celui d'une passion parmi d'autres, à côté de la colère, de la jalousie ou de l'indignation par exemple, mais celui d'un nouveau principe de sens. C'est de lui que naît toujours ce que j'appelle la « sacralisation de l'humain ». Qu'est-ce, en effet, que le sacré ? Non pas, ou en tout cas pas seulement, le religieux opposé au profane, mais d'abord et avant tout, cela s'entend dans notre langue, ce pour quoi on peut se « sacrifier », risquer sa vie, voire la donner. Des valeurs nous apparaissent comme sacrées, quand on pourrait à la limite mourir pour elles. Posez vous la question sérieusement, en mettant un instant entre parenthèse les discours platement pessimistes que véhicule la vulgate médiatique : pour qui ou pour quoi seriez vous prêts, pas de gaité de cœur bien entendu, mais s'il le fallait vraiment, à risquer votre vie ? Réponse pour l'immense majorité d'entre nous : c'est désormais pour des personnes, pas pour des entités abstraites, que nous serions disposés le cas échéant à prendre un tel risque. Quelles furent, par contraste, les principales causes de mort violente et massive dans le passé ? Réponse : les guerres de religions, les guerres nationalistes (la dernière en date fit plus de cinquante millions de morts) et les guerres révolutionnaires (le communisme fera au bas mot cent vingt millions de victimes de par le monde). Or, sans qu'on semble même s'en étonner, ni en tirer les conséquences morales, politiques et philosophiques, ces trois motifs de

sacrifice ont, en à peine un demi siècle, quasiment disparu de notre vieille Europe. Au point même que leur liquidation suscite des nostalgies. Est-ce dire pour autant, comme le pense toujours cette conscience malheureuse qui perçoit ce qui passe et jamais ce qui naît, que nous vivons l'ère du repli « individualiste » sur la sphère privée et la fin des « grandes causes » ? C'est tout l'inverse. A vrai dire, c'est plutôt le patriotisme qui n'était jamais qu'une « petite cause », particulière et limitée par nature à un petit coin du monde, tandis que, de son côté, l'idée révolutionnaire tournait toujours au bénéfice d'une caste bureaucratique, elle aussi particulière, celle du parti au pouvoir. La révolution de l'amour entraîne un souci d'une tout autre ampleur : celui des générations futures. Quel monde, nous les adultes, prendrons nous la responsabilité de laisser à ceux que nous aimons, à notre jeunesse, c'est à dire à l'humanité qui vient ? Voilà la question qui rouvre à nouveau l'avenir. Et ce n'est pas seulement d'écologie qu'il s'agit, mais tout autant de la dette publique, du choc des civilisations ou de l'avenir de la protection sociale dans ce jeu de dumping qu'on appelle la mondialisation. Bref, c'est bien d'une grande cause qu'il est question, à moins qu'on ne tienne le souci de l'humanité pour un dessein de piètre envergure. En quoi nos temps qu'on dit « désenchantés » sont moins médiocres qu'on ne pense. Cela n'est pas « argumentable », bien sûr, en trois feuillets – ce pourquoi j'ai consacré mes derniers livres à exposer et défendre ces idées...